

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Obscénités

Annie Gaudreau

Volume 42, Number 2 (248), April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreau, A. (2000). Obscénités. *Liberté*, 42(2), 59–64.

ANNIE GAUDREAU
OBSCÉNITÉS

Désir

*Comment voulez-vous parler de photographie
sans parler de désir ?*

Hervé Guibert, *L'Image fantôme*

Ma photo préférée. Celle où tu dors. Là où je n'ai jamais pu m'inviter. Accès interdit. Et ma peur de voir ce qui s'y trouve. Dans ta tête l'image d'une autre. Jamais assez proche pour entrer dans l'espace cotonneux de ton sommeil.

J'ai pris la photo un matin de mai. Tu dormais encore comme tu dormais tous les dimanches. Comme un chaton.

Cette photo me blesse parce que, la regardant, j'ai envie de me blottir dans les bras qui sont les tiens sur la photo. Elle me parachute tous nos autres matins d'été et les mots brouillons que nous avions l'un pour l'autre, les mots brouillés. Tes yeux qui s'ouvrent et ta main sur ma hanche. Cette photo est infestée d'un soleil qui brûle tout, qui a tout brûlé déjà et n'entre plus dans la chambre.

Malaise

Je fais semblant de rien. Sur la rue je t'ai pris sans que tu saches. Quand tu te croyais à l'abri de moi. J'étais là, cachée, à siffloter pour passer inaperçue. Je détourne les yeux, regarde quelque chose d'inintéressant : une publicité de hamburger. Je cache la caméra.

Désir

J'avais perdu l'intolérable couleur de tes yeux. Mais maintenant je la tiens bien, dans la région interface entre mes yeux et mon cœur. Je l'ai mémorisée au bout de mes doigts, sous ma peau. Je me suis risquée à t'aimer pour cela. Pour que tu acceptes de te laisser prendre en photo par moi. De dos ou complètement nu. Tes lèvres en macro. Je remplirai des fiches, des carrés sensibles de toi. Tu t'y regarderas comme dans un miroir à double fond. Je dormirai contre ton image.

Photos de famille

Nan Goldin photographie ses amis partout, en tout temps. En tenue de soirée et à poil. Les cheveux crêpés, les cheveux blondis au peroxyde, les cheveux défaits. Dans des draps défaits. Elle fait des photos du lieu où elle est, d'où ils ne seront plus, tantôt. Ils voyagent, se donnent rendez vous à l'autre bout du monde. Elle suit leurs parcours tout en buttes et en rechutes. Elle chute aussi avec eux. Photographier, c'est aussi chuter avec celui qui pose pour soi. C'est tomber avec lui au fond du trou. Puis elle se relève, mille fois plus belle. La tignasse vive, l'œil perçant.

Ils ne viennent jamais du même endroit, ne reviennent jamais d'où ils se sont quittés. Chaque soirée était unique, chaque beuverie. Chaque nuit d'amour serait oubliée sans cette foutue caméra qu'elle traîne partout comme un ami paumé.

Nan Goldin avait une amie magnifique. Elle s'appelait Cookie. Elle a pris toutes les photos qu'elle pouvait prendre de Cookie. Parce qu'elles étaient proches, amies, sœurs, amoureuses, moitié l'une de l'autre. Il existe des photos de Cookie dans des partys maison, dans les clubs de nuit

de New York, seule, avec des enfants, au grand soleil. Le mariage de Cookie et l'agonie de Cookie. La mort de Cookie.

Cookie ne posera plus. Jamais plus pour personne.

Il y a des photos splendides et des photos sordides dans le portfolio de Nan Goldin. Mais toutes étaient nécessaires. Si le modèle s'est donné à elle dans le plus misérable des états — c'est, je crois, parce que Nan s'est d'abord donnée à lui. Un don d'amour réciproque. Un toast bruyant à l'amitié.

Do not disturb

Dans le séjour éclairé, dans les feuillages, dans un grenier, il y a Raymonde qui fait des photos comme d'autres prient. Je suis venue à la bibliothèque pour me détourner du jour, lire tes images. Faire craquer le papier. Dévoilement ou discrétion, je ne sais lequel vient avant. Chez tes modèles, une sorte de nudité. Des photos de chair peut-être. Des êtres pris par amour. Ça se voit. Des mains qui font des gestes importants et des paroles qu'on ne dit pas tout de suite.

Sophie passe ses nuits à l'hôtel ou alors, elle tend des pièges, dans les rues et les ruelles d'une ville qu'elle n'habite pas.

Raymonde parle et bouge lentement. Elle prend le temps d'appivoiser, de caresser des yeux. Elle est éblouissante de tendresse. On ne peut rien lui refuser.

Sophie traque le touriste anonyme, pourchasse un homme — n'importe lequel au fond, pourvu qu'il l'empêche de s'approcher, de le prendre. Elle fait de l'imposture un art. De l'espionnage sa façon de regarder. A fait de sa vie une supercherie. Les êtres humains deviennent des figurines entre ses doigts maniaques. Méchante mais fascinante. Une personnalité à résoudre ou à devenir fou.

Sophie se fait embaucher comme femme de chambre dans un hôtel. Elle change les draps et remplace les petits savons emballés près du robinet. Elle fait aussi des photos. Cette fille est cinglée, obscène. Obscène à force de petites cruautés.

Le danger est la condition même de son œuvre. Danger d'être prise quand elle prend. Danger d'être tassée dans un coin, forcée de tout avouer.

Elle ne connaît rien de ceux qui logent à l'hôtel. Elle apprendra. Avec sa caméra qu'elle dissimule entre les draps amidonnés sur le chariot. Elle connaîtra la couleur de leurs effets personnels : sous-vêtements, médicaments, pantoufles ; leurs manies intimes. Les objets suffisent. Les objets parlent à la place de leur propriétaire. Un complet froissé et inhabité. Une oreiller qui garde l'empreinte d'un profil. Des saletés autour du bain et des serviettes trempées sur le carrelage.

Être pris de force et être trompé : deux espaces d'amour inadapté. Ce qui vient avec l'amour parfois. Violences faites au nom de l'amour mais sans lui. Loin de lui.

Photos de famille

Ne me prends pas en photo. Je ne voudrai jamais savoir l'air que j'ai eu des années plus tôt. Je ne le veux pas maintenant. Tandis que tu me vises avec cette pauvre Canon. Cet œil de glace. Tiens-toi loin. Mais y repensant, repentante, je te remercierai d'avoir pris cette photo que je ne voulais pas. C'était sec dehors, une guêpe cherchait à me piquer. Tu as profité de cet instant pour presser le bouton.

Je te remercierai bien plus tard. Je suis curieuse, j'aime fouiller les vieilles boîtes de carton à la recherche de réponses à des pourquoi et des comment. J'imagine que je suis encore là, dans cet été lointain à me faire piquer par un insecte bête. Autrement, j'aurais oublié cette journée.

Le photographe doit parfois prendre des droits qu'il n'a pas. Passer outre à la règle. Faire une faute. Il doit parfois avoir le courage de presser fort sur le bouton. D'un petit geste coupable. Pour que l'on se rappelle tous, un à la fois.

Ces photos seront les meubles de ma vraie maison. Ces images seront ma demeure, me protégeront du froid. Je te remercierai de les avoir prises sans mon consentement. Parce que tôt ou tard j'en aurai besoin.

Personne de plus décidé qu'une mère quand vient le temps de prendre des photos. Nulle protestation ne la ferait changer d'idée. Je me fâchais vainement, mais je pliais devant sa tendre insistance. À contrecœur j'ai posé pour elle. Dans des sites touristiques ridicules, à tous les Noël que j'ai passés avec elle. Avant de partir au camp et avant de partir pour la ville, le matin où je l'ai quittée. Aux côtés d'amies que je ne vois plus depuis longtemps, sur les genoux de mon arrière-grand-mère. Elle disait : pour la postérité. Mais je sais qu'elle voulait dire : pour moi. Pose pour moi parce que demain tu seras grande, demain tu me quitteras déjà.

Je répète : le photographe doit parfois prendre des droits qu'on lui refuse.

Violences

On fait des photos pour retarder les départs. J'imagine que je pourrais inventer un subterfuge pour te garder auprès de moi. Recule, ou plutôt non, avance un peu, à droite maintenant. La lumière est mauvaise, allons plus loin. J'imagine que je pourrais te raconter n'importe quoi pour que tu manques le train par lequel tu me quitterais. Je le ferais par amour, mais tu ne me le pardonnerais pas.

Vous avez remarqué, on prend des photos à l'heure des départs. Comme si on y pensait juste maintenant, comme

si on n'avait pas pris le temps avant. Pressés par la montre, déjà nostalgiques, peins d'une peine anticipée. On connaît rarement la vraie date d'un retour.

Vue d'une chambre de l'Hôpital Général

On disait qu'on irait manger un smoke-meat à la Place Alexis-Nihon, quand t'allais être mieux, quand t'allais être guérie. On traverserait encore le parc du métro Atwater, les yeux fermés, mon bras sous le tien.

J'aurais voulu tout photographier, ta chambre vert raisin et la reproduction laminée pâlie par le soleil. Photographier ton corps, l'élan que tu as pris pour disparaître. Un peu plus invisible à chacune de mes visites, tu es redevenue une petite fille sous les draps pesants. Tes soixante-dix ans se dissolvent, ton corps oublie la forme qu'il a eu. Comme si tu te détachais de toi-même. Photographier tes derniers jours, ton dernier soupir. Photographier pour retenir un échantillon lumineux.

C'est indécent de photographier un malade, lui voler la fin de son histoire, le seul chapitre qui lui appartienne complètement. Je n'ai pas osé apporter ma caméra à l'hôpital, dans ta chambre verte. Tu es partie avec les mensonges qu'on se racontait pour te tenir en vie.

Garder ta main dans la mienne. De l'amour jusqu'à la dernière minute. Jusqu'à la toute fin. Te soulager avec mes yeux. Enroule tes bras autour de mon cou. Je t'emporterai là-bas. Je marcherai doucement pour que tu t'habitues à la clarté.

On y est presque maintenant, tu peux rouvrir les yeux.